

— Valentine, dit-il, n'est pas une de ces femmes faibles d'esprit, qui croient aux fantômes créés par leur folle imagination ; il faut donc, comme tu le disais il y a un instant, Julie, qu'un invisible démon se soit glissé dans notre maison

II — LE BON DOCTEUR

Mme Villarceau s'était mise à pleurer.

— Hélas ! mon ami, dit-elle, je te le répète, M. Delteil et moi ne savons que penser.

— Moi, répliqua le docteur d'une voix assourdie, je pense à bien des choses. Je pense à tout ce qui a été fait autrefois pour empêcher le mariage de notre fille.

Dans certains salons, on s'étonnait, — on le disait et le répétait très haut, — que M. Philippe Deteil, absolument sans fortune, ne possédant que son diplôme de docteur médecin, eût l'audace de prétendre à la main de Valentine Villarceau, fille d'un célèbre médecin et une des riches héritières de Paris.

Ces propos malveillants ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles de M. Delteil et, pendant quelque temps, il cessa complètement ses visites.

Ame fière et généreuse, plaçant sa dignité au-dessus de tout, il ne voulait pas qu'on pût croire qu'il était guidé par l'intérêt, que c'était la fortune de Valentine et non ses qualités personnelles qu'il recherchait.

On agissait aussi sur Valentine au moyen de lettres anonymes. Philippe Delteil lui était présenté comme un vulgaire ambitieux, un homme cupide. Il ne voyait et n'aimait en Valentine que sa dot. S'il l'épousait, ce serait uniquement pour trouver une fortune toute faite, se créer facilement une position, grâce au nom et aux relations du docteur Villarceau.

On ne craignait pas de le calomnier en écrivant à Valentine qu'il fréquentait des bals publics considérés comme des bouges et qu'on le rencontrait dans d'autres mauvais lieux.

Bref, il y eut à cette époque, autour de nous, un débordement de vilenies.

Mais Valentine aimait Philippe et en était ardemment aimée.

Nous détraquâmes sans trop de peine, chez l'un et chez l'autre, les impressions mauvaises. Valentine comprit qu'elle ne devait avoir que du mépris pour ces lettres anonymes d'une fausseté évidente et qui, certainement, avaient été inspirées à leur auteur par un sentiment méchant et haineux.

Delteil s'éloignait de nous ou plutôt de Valentine par un sentiment d'extrême délicatesse, dont je ne pouvais lui en vouloir. Et quand je le priaï de vouloir bien m'expliquer la singularité de sa conduite, il me dit :

— Je suis pauvre, je ne peux pas épouser Mlle Valentine.

— Soit, vous êtes pauvre, répondis-je, mais vous êtes jeune, instruit, vous avez du talent et, devant vous, un riche avenir ; cela doit compter pour quelque chose et vaut mieux, à mes yeux, que la fortune de Valentine. D'ailleurs vous l'aimez et elle vous aime, et ce que je veux, avant tout, c'est votre bonheur à tous deux.

J'eus donc raison de toutes ses susceptibilités et le mariage se fit.

— Et jusqu'à ce jour aucun usage, rien n'était venu troubler la paix de notre maison, le bonheur de nos enfants.

— La personne qui voulait empêcher le mariage de Valentine a trouvé, sans doute, que pour notre fille et son mari, neuf années de bonheur, c'était trop.

— Quoi, tu supposerais . . .

— Je ne fais pas que supposer, je crois que l'ennemi d'autrefois, réduit à l'impuissance, mais non terrassé, montre de nouveau ses dents venimeuses ; après avoir longtemps couvé, comme le feu sous la cendre, nous voyons de nouveau sa haine éclater.

— Mon Dieu, nous avons donc des ennemis ?

— Il faut bien admettre que nous en avons au moins un.

— Mais qui est-il ?

Un éclair fauve traversa le regard de M. Villarceau.

— A l'époque des lettres anonymes, continua Mme Villarceau, de ces odieuses calomnies et de ces insinuations perfides qui visaient M. Delteil, nous n'avons pas soupçonné qui pouvait être l'auteur de ces choses malhonnêtes.

— Peut être parce que nous ne voulions pas le connaître, répondit le docteur.

Et un pli amer se dessina sur ses lèvres.

Il passa la main sur son front et reprit :

— On n'a pas toujours intérêt à troubler la paix d'un ménage, à désunir des époux qui s'aiment ; on fait le mal souvent pour le plaisir de le faire. Il est des gens de nature basse et vile à qui le bonheur des autres porte ombrage ; ils sont dans un continuel état de souffrance, et l'on pourrait les plaindre et les considérer comme de pauvres fous, s'ils n'étaient pas des êtres extrêmement dangereux ; ils sont jaloux de ceux qui sont heureux et ne leur pardonnent pas de l'être.

— A quel propos dis-tu cela, mon ami ? Est-ce que tu veux désigner quelqu'un que nous connaissons ?

— Non, non, répondit vivement M. Villarceau, ce sont des réflexions que je fais en passant.

Mais je reviens à Valentine qui, j'en ai la conviction, a ouvert ses oreilles à des paroles perfides et laissé tomber dans son cœur un subtil poison.

Si les lettres anonymes ne jouent pas encore un rôle dans cette affaire,

on s'est servi d'un autre moyen pour agir sur Valentine dont l'esprit, malheureusement, est enclin à la jalousie. Mais, jusqu'à preuve du contraire, je crois que le mal vient d'une ou plusieurs lettres anonymes, lançant quelque nouvelle calomnie et exploitant ainsi la crédulité de notre fille.

Voilà pour quoi je t'ai demandé, sans que toi et son mari le sachiez, Valentine n'aurait pas pu recevoir certaines lettres qu'elle vous aurait cachées.

— Mon ami fit tristement Mme Villarceau, je ne sais plus que dire ; car tout est possible, même l'infidélité d'un de nos serviteurs.

— Pourtant, reprit le docteur, comme se parlant à lui-même, Valentine sait quel cas on doit faire d'une lettre non signée ou portant une signature de fantaisie et ce que l'on doit penser de son auteur.

Il se leva brusquement et fit le tour du salon d'un pas agité, en mâchonnant quelques paroles que Mme Villarceau ne put comprendre.

— C'est bien, dit-il, s'adressant à sa femme, Valentine parlera ; il faut que je vois claire dans tout cela. Il y a une vipère, je lui briserai les dents.

Il quitta le salon pour passer dans son cabinet.

Il n'était plus sous les yeux de Mme Villarceau et forcé de se contenir.

Son visage prit subitement une expression terrible, et un pli d'une amertume profonde se dessina sur ses lèvres frémissantes.

— Soyez donc généreux, faites donc le bien ! s'écria-t-il, voilà comment vous en êtes récompensé ! On récolte l'ingratitude, et plus que cela encore : on trouve que vous n'avez pas assez fait et on ne vous le pardonne point.

Le pli amer reparut sur ses lèvres, et il eut un petit rire saccadé, nerveux.

— La misérable, la misérable ! prononça-t-il d'une voix sourde.

Assurément, ce n'était pas à sa fille que s'adressait cette épithète sanglante.

Mais disons ce qui mettait le docteur Villarceau dans cet état d'agitation et de colère qui ne lui était pas habituel.

C'est une de ces histoires douloureuses, si communes à Paris et dans les grands centres, que nous allons brièvement raconter.

M. Villarceau était jeune alors, mais déjà on parlait de lui comme d'un savant médecin et il marchait d'un pas sûr vers la célébrité qu'il ne devait pas tarder à acquérir.

Il était marié depuis un an et il allait être père, bientôt.

Un jour, M. Villarceau vit arriver à la clinique de l'hôpital auquel il était attaché, une jeune femme qui venait en consultation pour une blessure qu'elle s'était faite à la main, disait-elle.

Cette femme était d'une maigreur effrayante, ses yeux caves et éteints, la pâleur blafarde de son visage indiquaient qu'elle avait beaucoup souffert.

Le jeune docteur la reconnut. C'était la fille d'un brave ouvrier qui avait longtemps travaillé pour sa famille. Il l'interrogea avec intérêt, avec bonté, et elle lui avoua qu'elle était mère, et qu'elle et son enfant, — une petite fille, — manquaient du plus strict nécessaire.

Le docteur donna à la malheureuse quelques pièces de monnaie, lui demanda son adresse et, le soir même, il se rendit chez elle, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville.

Il eut sous les yeux un de ces spectacles navrant que connaissent seuls ceux qui veulent se rendre compte des misères parisiennes.

Un mauvais lit, ou plutôt un grabat, un bahut vermoulu, défoncé, deux chaises dépaillées et quelques vieux ustensiles de cuisine composaient tout le mobilier.

Plus d'effets d'habillement, plus de linge.

On était en hiver ; un froid très vif pénétrait dans ce taudis par les fissures de la porte et de la fenêtre. Pas de feu, on grelottait.

La petite fille, épuisée par les privations, était affreusement décharnée. Emu d'une pareille détresse, le docteur s'empressa d'envoyer chercher du charbon, des vivres et du vin.

Il y eut bientôt un bon feu dans la cheminée et quand la mère et l'enfant eurent apaisé leur faim voici ce que la pauvre femme apprit à M. Villarceau :

Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et il y avait six ans que son père était mort. Pour vivre, elle avait fait des travaux de couture ; mais ce qu'elle gagnait était à peine suffisant pour l'empêcher de mourir de faim. La misère est mauvaise conseillère : n'étant pas dépourvue de beauté un homme lui parla de son amour, de son dévouement ; il paraissait sincère, elle l'épousa.

L'illusion fut de courte durée. Le mari était un ouvrier ciseleur, qui aurait pu gagner facilement douze et quinze francs par jour ; mais il était plus souvent au cabaret qu'à l'atelier. Tous les soirs, rentrait ivre, et, querelleur et brutal, il rouait de coups sa femme.

On avait vécu ainsi deux années ; la jeune femme était devenue mère, son mari l'avait aussitôt abandonnée et, peu de temps après, il mettait le comble à sa gredinerie.

Un jour que la pauvre mère avait été obligée de s'absenter de chez elle, elle trouva à son retour le logis dépouillé de tout ce qui valait la peine d'être emporté.

La malheureuse avait travaillé, passant des nuits entières, usant ainsi sa santé, et c'était miracle qu'elle et sa petite eussent pu vivre pendant une année ; mais elle était à bout de forces.

Le bon docteur ordonna des remèdes, surtout des fortifiants, mit vingt francs sur le marbre de la cheminée et se retira en promettant de revenir.